

*Le Seigneur est petit et il est aimable à l'excès !*

S. BERNARD.



### CHAPITRE III

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE DOUCEUR

*Ecce Agnus Dei !*

Voici l'Agneau de Dieu !

(Joan., I, 36).

Quel nom de douceur et de tendresse le Prêtre, pendant le saint Sacrifice de la Messe, donne à Notre-Seigneur ! Avant de communier, incliné en signe de respect devant l'Hostie consacrée, il redit à trois reprises le mot du Précurseur : Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! Agneau de Dieu ! Et quand il va distribuer aux fidèles le pain des anges, élevant la sainte Hostie et la montrant aux regards de tous, il répète encore la même parole : « Voici l'Agneau de Dieu ! *Ecce Agnus Dei !* » Rien n'est plus juste que d'appeler Notre-Seigneur de ce nom, car l'Agneau est le symbole de la douceur, et la douceur est la vertu préférée de Jésus-Christ qui nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Avec l'humilité, c'est

(1) *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (Matth., XI 29.)



la vertu qu'il s'est attaché à pratiquer tout spécialement aux jours de sa vie mortelle, et il continue à l'autel de nous en donner l'exemple le plus achevé.

I

Si je considère la douceur dans son sens strict, c'est-à-dire comme une vertu qui maintient la colère et la vengeance dans de justes bornes, il faut dire que Jésus dans l'Eucharistie la pratique admirablement.

Ils sont nombreux les motifs qui peuvent le plus justement irriter le Sauveur et déchaîner sa colère ! Présent au milieu des hommes, il est sur tous les points du globe blessé, attaqué, outragé dans tous ses droits, dans toutes ses perfections, dans toutes les gloires de son humanité et de sa divinité. Il est partout UN SIGNE DE CONTRADICTION (1). On contredit sa personne, ses miracles, ses enseignements divins, les actions de sa vie, jusqu'à son existence ! On l'outrage dans le Sacrement de son amour de la façon la plus injurieuse et la plus pénible à son cœur : c'est l'impiété furieuse qui, non contente de nier l'Eucharistie, la profane, brise les autels, force les Tabernacles, porte une main sacrilège sur les saintes hosties, les foule aux pieds, les livre aux flammes, les jette dans la boue et dans des lieux infects ; c'est l'impiété hypocrite qui s'approche de la Table sainte, le cœur souillé, fléchit le genou et vient

(1) Signum cui contradicetur (Luc., II, 31).

donner au doux Agneau de Dieu le baiser de la trahison ; c'est l'impiété indifférente qui vit, parle, agit, comme si Dieu n'était pas au milieu de nous, qui passe devant nos églises, qui y pénètre comme dans un musée profane, sans jamais penser à l'Hôte divin qui les habite ; c'est l'impiété des tièdes qui vont à Jésus avec un cœur affectionné délibérément au péché véniel, qui communient dans la dissipation, sans préparation et sans action de grâces, qui se permettent dans le temple saint mille libertés déplacées.

Et ces attentats contre lui, Jésus les connaît parfaitement. « Dans ce Sacrement de son amour, dit un pieux auteur, mon Dieu m'apparaît comme sur un lieu élevé, d'où il domine cette mer agitée des contradictions humaines. De cette hauteur, il voit les flots écumants qui montent jusqu'à lui, il entend le bruit des vagues, le mugissement des tempêtes soulevées par l'impiété. Il n'y a pas un crime qui se commette quelque part sur la terre qu'il ne voie, pas un blasphème qu'il n'entende. L'autel où il réside est comme le *rendez-vous* de toutes les amertumes, de toutes les insultes, de tous les affronts, de toutes les iniquités ! »

Et comme il en comprend la noirceur ! Il sait, lui, le néant de l'homme et la grandeur de Dieu. Il mesure l'infini de l'outrage du petit ver de terre au Créateur de l'univers. Il comprend que rien n'est plus digne d'exciter la plus légitime colère, que rien ne mérite mieux les coups de la plus juste vengeance.

Et que fait-il ? S'irrite-t-il contre les coupables ? Leur parle-t-il avec courroux ? Les frappe-t-il de ses foudres ? Rien de tout cela. Il demeure comme le plus doux des agneaux au milieu des animaux les plus furieux. Il se tait, il pardonne, il rend le bien pour le mal ; que dis-je ? il élève la voix, mais comme sur la



croix, c'est pour intercéder en faveur des coupables (1) : *Père*, dit-il, *pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ; il attend les coupables, il les appelle à lui, et quand ils entendent sa voix, quand ils reviennent, quelle joie pour son cœur ! Il prend la brebis perdue, qui s'était égarée dans les sentiers déserts de l'iniquité, il la prend sur ses épaules, sans la frapper, mais en la caressant. Il accueille l'enfant prodigue avec des démonstrations étonnantes de bonté. Il invite les anges à se réjouir avec lui ; il le revêt de sa plus belle robe, des vertus surnaturelles, de la grâce sanctifiante ; il lui prépare un magnifique festin qui n'est autre que lui-même. Jusqu'au jour du jugement, tant que Notre-Seigneur restera sur nos autels, il veut, comme aux jours de sa vie mortelle, être dépouillé de son droit de répression ; il fait taire la justice pour n'écouter que la douceur, *Discite a me quia mitis sum* (2). Que dis-je ? Jamais Notre-Seigneur n'a fait preuve d'autant de douceur que dans l'Eucharistie. Autrefois, il flagellait sans pitié les Scribes et les Pharisiens ; il dénonçait dans les termes les plus forts leur orgueil, leur hypocrisie et leurs désordres ; il prononçait des malédictions contre les scandaleux, contre les endurcis ; il faisait des reproches, bien tendres, il est vrai, à ses apôtres encore imparfaits. Aujourd'hui, il pousse la douceur beaucoup plus loin. Il se tait, mais d'un silence absolu ; il ne fait pas le plus petit reproche à ceux qui viennent l'outrager jusque dans son sanctuaire ; il ne dit pas même aux nouveaux Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ?* (3) Il se contente de gémir et de prier.

(1) Luc., xxii, 34.

(2) Matth., xi, 29.

(3) Matth., xxvi, 50.

II

Mais on peut envisager la douceur dans un sens plus large, en tant qu'elle est, comme dit saint Basile, la *vertu des vertus*, et la *fleur de la charité*, comme s'exprime saint François de Sales. C'est un heureux mélange de cordialité, de déférence, d'amabilité, de complaisance, d'égards ; une attention continuelle à être agréable au prochain par un motif surnaturel. Elle a sa source dans le cœur, mais elle se traduit au dehors par une bonté de visage, une affabilité de manières, une bonté de paroles, une suavité de langage qui rendent agréable tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait.

Comme Notre-Seigneur a bien pratiqué cette douceur ! Pendant son pèlerinage sur la terre, qu'il était bon, bienfaisant, affable, bienveillant ! La douceur se retrouvait en lui sous toutes les formes les plus attrayantes. Les prophètes l'avaient annoncé longtemps à l'avance comme le *prince de la paix*. *Il ne criera pas*, disait Isaïe, *on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il ne rompra point le roseau à demi-brisé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore* (1). Il fut bon, généreux, aimable à l'égard de tous : à l'égard des enfants qu'il accueillait, qu'il bénissait, qu'il caressait avec une si grande tendresse ; à l'égard des pauvres que tout le monde rebute ; à l'égard des malades, des ignorants, des persécutés ; à l'égard des pécheurs : témoin la femme adultère, la Samari-

(1) Matth., xii, 19 et Is., xlii, 1.



taine, Marie-Magdeleine, le bon larron. Il était doux dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions, *dulcis in voce Jesus, dulcis in facie, dulcis in opere*. Il était doux dans l'étable de Bethléem, doux à Nazareth où on l'avait surnommé la DOUCEUR, doux dans les labeurs de sa vie apostolique, doux pendant sa Passion et sur le bois de la Croix, sur l'autel de son sacrifice (1). Or, Jésus continue à l'autel cette vie de douceur. Comme dans l'Eucharistie il est bon, bienveillant toujours et pour tous ! Il accueille les enfants au beau jour de la première communion, et il se donne à eux avec plus de bonté qu'aux enfants de Jérusalem ; il accueille les pécheurs repentants, il les comble de grâces pour qu'ils puissent vite et complètement recouvrer l'innocence ; il se plie aux volontés des fidèles, et parcourt quand ils le veulent les rues des cités et des bourgades, semant les bénédictions sur ses pas ; il va avec empressement visiter les malades, les consoler, les fortifier à l'heure terrible du passage de cette vie à l'éternité ; il donne audience à qui veut lui parler, et ses entretiens sont pleins d'une ineffable suavité. Il gouverne le monde, du fond du Tabernacle, et le Tabernacle est silencieux. Sa voix, plus douce que la plus légère des brises, passe sur les âmes tantôt comme un encouragement, tantôt comme une consolation, tantôt comme un tendre reproche !

Ceux qui aiment la divine Eucharistie doivent chérir d'une affection toute spéciale la vertu de douceur. Comment se pourrait-il qu'un chrétien reçût dans son cœur le Dieu de toute bonté, de toute longanimité, de toute clémence, de toute amabilité, sans être animé de

(1) *Tanquam agnus coram tondete se obmutescet* (Is., LII, 7).

son esprit, sans perdre cette sensibilité excessive qui fait que nous nous laissons trop affecter par les petites contrariétés de la vie ? Quoi donc ! Jésus-Christ endure tout, et nous ne pourrions rien supporter ? Jésus-Christ se voit attaqué de toutes manières, et il ne témoigne pas même qu'il le remarque, et nous nous laisserions aller à la colère ? Jésus-Christ est comme un agneau plein de mansuétude, et nous serions pleins d'emportement ! Jésus-Christ est la bonté même, et nous serions difficiles, rudes et pleins d'humeur ? Nous mangerions le miel de la divinité à la Table sainte et nous serions toujours remplis de fiel, toujours aigres, toujours fâcheux ? Après la Communion surtout, souvenons-nous de l'avertissement que nous donne le Saint-Esprit : *Ne soyez pas dans votre famille comme un lion qui maltraite et bouleverse ceux de la maison* (1). Faisons paraître dans notre conduite et dans nos paroles qu'en recevant le corps de Jésus-Christ nous avons reçu son esprit, qui est un esprit de douceur et de bonté !

---

*Jésus est du miel dans ma bouche, de la musique dans mon oreille ; il est le ravissement de mon cœur. Jésus remplit mon âme de douceurs et de joies spirituelles.*

Saint BERNARD.

---

(1) *Noli esse sicut leo in domo tuâ, evertens domesticos et opprimens subjectos tuos* (Eccli., IV, 35).



## CHAPITRE IV

### JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE PATIENCE

*Dominus dirigat corda vestra  
in charitate Dei et patientia  
Christi.*

Que le Seigneur dirige vos  
cœurs selon la charité de Dieu et  
la patience du Christ.

(II Thess., III, 5).

L'apôtre saint Paul, donnant aux premiers chrétiens des règles pratiques de conduite, les suppliait de vivre en toute humilité, douceur et patience : *cum humilitate et mansuetudine, cum patientiâ* (1). L'humilité, la douceur et la patience ! trois vertus bien importantes, trois vertus inséparables, trois vertus qui forment sur la Terre comme une Trinité à la gloire de la Trinité des cieux. Après avoir étudié à l'école de Jésus-Hostie les deux premières, étudions la troisième au pied de la même chaire.

(1) Ephes., IV, 2.

La patience est une vertu peu comprise, une vertu très rare, une vertu extrêmement précieuse, une vertu recommandée entre toutes.

Vertu *peu comprise*. Qu'est-ce donc que la patience ? La patience consiste à souffrir l'adversité sans murmure, avec tranquillité d'esprit, dans une intention surnaturelle. La vraie patience, à l'extérieur, est douce et tranquille, elle n'éclate pas en plaintes désordonnées ; à l'intérieur, elle est calme et résignée, je ne dis pas *joyeuse*, car ce serait alors la patience *héroïque* à laquelle peu de personnes peuvent atteindre. Elle s'étend à toutes les afflictions, sans excepter rien de ce qui peut nous être fâcheux, ni pour les choses, ni pour les personnes. Elle est animée d'une intention suggérée par la foi. Par exemple, elle supporte les tribulations : pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, — pour satisfaire à la justice divine, — pour se conformer à Jésus-Christ, — pour donner au Seigneur un témoignage plus excellent d'amour ; en quoi elle est différente de la patience humaine qui supporte l'ennui et l'infortune simplement dans des vues humaines que la philosophie peut inspirer.

Vertu *très rare*. Si l'on retranchait, parmi ceux qui souffrent, ceux qui ne font que se plaindre à la première contrariété qu'ils ont à subir ; ceux qui maudissent leurs peines, leurs bourreaux ou la Providence ; ceux qui font des choix entre afflictions et afflictions, entre personnes et personnes, supportant celles-ci, repoussant celles-là ; ceux qui endurent avec résignation leurs souffrances simplement parce qu'ils ne peu-



vent pas faire autrement ; il ne resterait guère de vrais patients !

Vertu *nécessaire* (1). Nous naissons en pleurant, nous mourons en pleurant et entre ces deux limites que de sujets de larmes ! Que d'afflictions s'abattent sur nous ! Afflictions dans nos biens temporels, afflictions dans notre réputation ; afflictions dans notre corps ; afflictions dans notre âme ; afflictions dans le service de Dieu ; afflictions dans la personne de nos amis et de nos proches ; afflictions de la part du prochain dont nous avons à supporter les injustices, les mauvais procédés, l'humeur impérieuse, difficile, sèche et capricieuse ; afflictions de la part du démon qui nous soufflette si ignominieusement ; afflictions de notre côté : nous sommes si lâches, si bizarres, si ingénieux à nous tourmenter ! Véritablement la patience nous est bien nécessaire !

Vertu *très utile* : « Une once de patience vaut mieux qu'une livre d'action (2) ». La patience : c'est la force (3) ; la patience : c'est la paix (4), la paix avec nous-mêmes, la paix avec les autres ; la patience mène tout à bonne fin (5) : elle adoucit tout, elle aplanit tout, elle expie, elle purifie, elle nous prépare les plus beaux mérites. Aussi l'apôtre saint Jacques a-t-il dit : *Mes frères, regardez comme un souverain bonheur d'être en butte à toutes sortes d'épreuves, étant bien persuadés que la tribulation produit la patience, la*

(1) Patientia vobis necessaria est. (Heb., x, 36).

(2) Saint François de Sales.

(3) Fortitudo tua, patientia tua (Job., iv, 6).

(4) In patientia vestra possidebitis animas vestras (Luc., xxi, 19).

(5) Patientia opus perfectum habet (Jac., i, 4).

*patience, l'espérance et une espérance qui ne sera pas frustrée dans son attente* (1).

Vertu *très recommandée* par les saints. « Souffrir par amour pour Dieu, disait sainte Thérèse, c'est le chemin de la vertu ; en sorte que celui qui peut le plus souffrir, qui souffre le plus sera le plus heureux, et que celui qui ne se résout point à cela ne fera jamais de grands progrès. » « Si Dieu vous fait beaucoup souffrir, c'est une marque qu'il a de grands desseins sur vous, disait saint Ignace de Loyola, et qu'il veut votre salut. Et si vous désirez devenir un grand saint, priez-le vous-mêmes de vous envoyer de grandes afflictions, car rien n'est plus propre à produire en nous le feu du saint amour que le bois de la Croix. » Et saint Jérôme : « O âmes qui voulez vivre en paix et consolées, si vous saviez combien vous plaisez à Dieu quand vous souffrez patiemment ; si vous saviez comme la souffrance facilite les moyens d'arriver aux autres biens, vous ne rechercheriez aucune consolation sur la terre ».

## II

« Vous avez beau considérer la vie de notre bon Jésus, vous ne le trouverez jamais ailleurs que sur la Croix. Depuis le moment où il s'est revêtu de notre nature, il a toujours été dans la souffrance (2) ». Sa vie

(1) Fratres, omne gaudium existimate cum in tentationes varias incideritis, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia vero spem, spes autem non confundit (Jac., i, 2 et Rom., v, 3 et seq.).

(2) Volve et revolve vitam boni Jesu et non invenes eum nisi in cruce. Ex quo enim carnem assumpsit semper in pœnâ fuit (S. Bonav.).



mortelle a été une croix et un martyr continuel. On peut dire la même chose de sa vie sacramentelle avec les réserves que comporte son état spirituel et glorieux dans le Très Saint Sacrement.

Il a à souffrir et de combien de manières ! Il souffre dans les biens de la fortune. Que de sanctuaires aussi pauvres que l'étable de Bethléem ; que de tabernacles vermoulus ; que d'églises délabrées où il veut cependant faire sa résidence ; que d'autels misérables ! Il souffre dans son corps qui est traité si indignement par les hérétiques, les Juifs et les infidèles, qui est profané par les mauvais chrétiens au banquet sacré ! Il souffre dans sa réputation : on l'outrage dans les conversations et dans les livres ; on se moque de ses dogmes et de sa morale ; on blasphème son saint nom. Il souffre dans son cœur : tant de froideurs, d'irrévérences, de délaissements, d'ingratitude, d'infidélités qui se multiplient sur tous les points du globe. Il souffre, mais non point trois heures, comme sur le Calvaire ; non point trente-trois ans, comme pendant sa vie mortelle ; mais il souffre dans l'Eucharistie depuis bientôt dix-neuf siècles ! Touchée de tant d'outrages, sainte Thérèse, s'adressant à Dieu le Père, lui disait avec tendresse : « Seigneur, ayez donc pitié de votre Fils, ne condescendez pas au désir ardent qu'il a de nous servir et de nous faire du bien, car il se laisserait dévorer si vous le laissiez faire ! » Puis se tournant vers ses religieuses : « Il n'y a rien que votre aimable Époux ne souffre et ne soit prêt à souffrir jusqu'à la fin du monde, pour trouver une âme qui le reçoive, le retienne et le chérisse ! »

Mais comment Notre-Seigneur souffre-t-il ? Il souffre avec une ineffable patience. Il souffre, je ne dis pas *avec résignation*, je ne dis pas *vo'ontiers*, mais il

souffre avec un bonheur incomparable, AVEC UNE SORTE DE PASSION ! Les gens du monde ne se souviennent qu'avec indignation des maux qu'ils ont soufferts par la malice de leurs ennemis et des affronts qu'ils ont endurés. Mais notre divin Sauveur y prend tant de plaisir qu'il a voulu établir le plus grand des sacrements et s'y enfermer lui-même, pour perpétuer la mémoire de sa Passion et de sa mort, et les renouveler tous les jours sur les autels de l'univers d'une manière mystique et non sanglante ! La résolution qu'il prit sur la montagne des Oliviers de souffrir avec la mort l'extrémité des opprobres, lui semble si précieuse qu'il la ratifie à chaque instant, et qu'il est tout prêt à souffrir de nouveau, s'il était nécessaire, autant de fois qu'on célèbre le souvenir de sa Passion dans le saint sacrifice de la Messe. Au fait, si Notre-Seigneur n'était pas heureux de souffrir, est-ce qu'il aurait établi des calvaires sur tous les points de la terre ? Est-ce qu'il se serait exposé sans défense aux traits de la malice en tous temps et en tous lieux ; puisqu'il en a le pouvoir, est-ce qu'il n'aurait pas imposé silence à ses détracteurs et forcé ses ennemis à l'hommage et au respect ? Est-ce que, quittant la terre, il ne serait pas remonté dans les cieux pour y jouir de la gloire sans mélange, que lui a préparée son Père pour l'éternité ? Mais il aime la souffrance ; il veut la subir autant qu'il est en lui pour nous en donner le goût ; il veut nous apprendre à en tirer profit pour la gloire de Dieu, notre salut et le bien de nos frères.

Vous donc qui souffrez, regardez le calice du Seigneur, regardez le ciboire doré, et vous serez consolés, vous serez fortifiés, vous serez encouragés ! Au reste, sachons-le, nous ne serons glorifiés avec Jésus, qu'à la condition de lui être devenus semblables, particu-

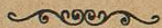


lièrement par la patience (1). Pourquoi fuyez-vous, ô chrétiens, à la vue de la Croix, s'écrie saint Thomas de Villeneuve ? Que craignez-vous ? Ce n'est pas un serpent qui vous dévore, mais un bâton qui vous soutient (2). Lorsque Moïse jeta sa baguette à terre, elle se changea en un serpent qui l'effraya ; mais quand il prit le serpent par la queue, pour obéir au commandement de Dieu, il lui redonna de nouveau la forme d'une baguette avec laquelle il fit cent miracles pour le salut de son peuple. Ainsi, lorsqu'au lieu de porter la Croix, nous voulons nous en défaire et la jeter à terre, elle nous paraît effroyable, et en effet elle n'a que du venin qui nous étouffe. Mais si nous la prenons courageusement pour accomplir le bon plaisir de Dieu, elle se change pour nous en consolations et en délices (3).

---

*Nous nous repaisons de la Croix du Sauveur, parce que nous nous nourrissons de son corps sacré.*

Saint AUGUSTIN.



(1) Quos prescivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui (Rom., viii, 29).

(2) Quid fugis, o Christiane, qui times a facie crucis? Non est serpens devorans sed virga sustentans (S. Thom. a Villan. Conc. IV de Commun. Mart.).

(3) Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt (Ps. xxii, 4).

## CHAPITRE V

### JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE RELIGION

*Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur.

(Heb., vii, 25).

Grande est l'importance de la prière. Notre-Seigneur nous l'a souvent recommandée en nous en marquant la nécessité et l'efficacité dans les termes les plus formels. « Il faut toujours prier, nous dit-il, et ne jamais cesser de le faire, *oportet semper orare et nunquam deficere* (1). Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez, *si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis* (2). » Tel est l'ordre de la Providence : sans la prière nous ne pouvons nous sauver, parce que sans la prière nous ne pouvons obtenir la grâce. Notre-Seigneur qui, dans le Très Saint Sacrement, nous offre un modèle de

(1) Luc, xviii, 1,

(2) Joan., xvi, 23.